

Lopes, Carlos et Rudebeck, Lars, *The Socialist Ideal in Africa, A debate*. Uppsala (Sweden). Scandinavian Institute of African Studies, Coll. « Research Report », no. 81, 1988, 30 p.

André Joyal

Volume 20, Number 3, 1989

Les études stratégiques : où en sommes-nous?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702564ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702564ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joyal, A. (1989). Review of [Lopes, Carlos et Rudebeck, Lars, *The Socialist Ideal in Africa, A debate*. Uppsala (Sweden). Scandinavian Institute of African Studies, Coll. « Research Report », no. 81, 1988, 30 p.] *Études internationales*, 20(3), 747–748. <https://doi.org/10.7202/702564ar>

muniste dont le peuple angolais ne voudrait plus, alors que les Sud-Africains n'entendent pas exporter en Angola, le régime d'apartheid qui est le leur.

Que les impérialismes de gauche comme de droite se vaillent? Soit! Qu'il faille les dénoncer, preuves à l'appui? Mieux encore. Mais voir dans ce collage d'extraits de journaux et de détails autre chose qu'un document de propagande ou un recueil d'informations susceptibles d'illustrer ensuite un ouvrage d'envergure, serait difficile. D'où notre étonnement à la lecture de la préface de Jean-François Revel qui qualifie ce récit de « remarquable mise au point historique et [de] lumineuse synthèse interprétative » (p. 12). L'Angola n'est qu'un des multiples pays africains à avoir recherché et payé très cher son indépendance, et cela sans égard à l'option socialiste ou capitaliste retenue.

Andrée ROBERGE

Département de sociologie et d'anthropologie
Université Laurentienne, Sudbury, Canada

LOPES, Carlos et RUDEBECK, Lars, *The Socialist Ideal in Africa, A debate*. Uppsala (Sweden). Scandinavian Institute of African Studies, Coll. « Research Report », no. 81, 1988, 30p.

Est-il possible de construire le socialisme sur la base du sous-développement hérité du colonialisme? Le capitalisme ne serait-il pas plus efficace pour résoudre les problèmes issus d'une telle situation? Telles sont les premières questions que soulève Carlos Lopes, un sociologue de la Guinée-Bissau, directeur de l'*Instituto Nacional de Estudos e Pesquisa* de Bissau.

En fait, l'auteur utilise la forme interrogative tout au long des quelques douze pages de ce rapport publié par un organisme suédois dédié, entre autres choses, à l'encouragement et au soutien de travaux

de recherche sur l'Afrique. Ainsi, les enseignements de l'histoire de la Chine contemporaine ne suffisent pas pour éviter un questionnement sur les possibilités de la construction du socialisme avant « la réalisation des tâches historiques » du capitalisme. Il s'interroge (après beaucoup d'autres) sur les possibilités de sauter des étapes, comme l'ont voulu plusieurs leaders africains afin de ne pas attendre le développement des forces productives. Si les questions ne manquent pas, par ailleurs, le lecteur reçoit un début de réponse dès l'introduction, où il peut lire que les faits observés consacrent la fin d'un grand mythe: la possibilité d'une édification rapide du socialisme.

Pour étayer sa thèse, l'auteur s'inspire de l'étude de quelques mouvements de libération dont les luttes ont favorisé l'accès au pouvoir dans les années soixante-dix. Il s'agit du *Partido Africano para a Independencia da Guine Cabo Verde* (PAIGG), le *Movimento Popular de Libertação de Angola* (MPLA), le *Zimbabwe African Nationalist Union* (ZAMU-PF) et finalement, le *Frente de Libertação de Moçambique* (FRELIMO). Avec un certain recul, l'auteur reconnaît que l'avènement au pouvoir de ces forces de libération fut accompagné de conditions difficiles. Aux facteurs endogènes se sont ajoutés l'élection du président Reagan, la récession de l'économie mondiale, la chute drastique du prix des matières premières, la croissance spectaculaire de l'endettement public et une mauvaise perception du rôle éventuel de l'Afrique du Sud. Abstraction faite d'éléments exogènes, l'auteur ne cache pas son scepticisme sur les chances de succès d'un « socialisme africain » qui, selon une de ses sources de références (nombreuses pour un court texte) serait un mélange de composantes empruntées au marxisme utopique (sic), au pré-marxisme(?) et même à des concepts anti-marxistes. En conséquence, l'étiquette « socialisme » servirait davantage pour af-

ficher une forme de nationalisme désireux de conserver ses distances entre les différents blocs. Ceci, même si les mouvements étudiés ont été fortement influencés par les postulats propres au marxisme-léninisme associés à la vision soviétique de la transition vers le socialisme. En prenant plusieurs fois appui sur des écrits récents de Samir Amin, l'auteur admet que la voie réformiste s'avère plus favorable que toute stratégie révolutionnaire. L'une des raisons réside dans l'incapacité de faire disparaître les classes sociales. Or, précisément, l'influence de la petite bourgeoisie auprès des pouvoirs nouvellement mis en place ont rapidement favorisé l'adoption de stratégies économiques éloignées de l'idéal socialiste. Respectueux de l'évolution des faits, l'auteur préfère ainsi déceler une forme de populisme.

En se référant à un autre auteur, Lopes signale quatre éventualités susceptibles d'intéresser les marxistes du tiers-monde :

- La contribution du capitalisme à faire disparaître, à long terme, les facteurs internes et externes de déséquilibre ;
- L'avènement d'un capitalisme contribuant à paver la voie au socialisme ;
- Le développement de certains créneaux de production donnant lieu à des avantages issus de la spécialisation ;
- L'organisation du monde du travail dans le cadre d'une lutte anti-capitaliste pouvant conduire à l'émergence d'une force ouvrière dotée de visions politiques.

Selon Lopes, l'Afrique ne vérifie aucune de ces éventualités.

En conclusion, l'auteur dégage certains constats dont celui de l'inexistence de réaction en chaîne entre la libération nationale et la construction du socialisme.

Dans un bref commentaire, Lars Rudebeck, professeur de science politique de l'Université Uppsala, ne cache pas son ac-

cord avec la vision d'ensemble de Lopes: *What he says is basically true* (p. 21). La reconnaissance d'une crise de l'idéologie marxiste/socialiste/révolutionnaire ne pose aucune difficulté. À ses yeux, l'attention doit converger vers les implications de cette crise et les conclusions qu'elle impose. Après avoir nuancé l'idée d'une absence de réaction en chaîne entre la libération et la tentative d'atteindre des objectifs de transformation socialiste, (il y aurait un lien, cependant, en se situant sous l'angle politique) Rudebeck s'interroge sur la stratégie la plus appropriée. Pour lui, le capitalisme dans les conditions actuelles ne constitue pas la meilleure alternative pour l'Afrique. L'avènement d'un « pouvoir populaire », tel que déjà préconisé par les forces de libération, correspondrait aux besoins des populations pressées de vaincre le sous-développement. L'allusion ici ne se rapporte pas à d'autres expériences trop connues de soi-disant socialisme démocratique. Le commentateur se réfère plutôt à un système socio-économique foncièrement démocratique. Un système où les responsables politiques partagent la responsabilité du développement avec le peuple et évitent de chercher des solutions susceptibles de satisfaire leurs intérêts avant tout.

La brièveté de ce rapport limite son intérêt mais, néanmoins, le lecteur peut y puiser quelques pistes de réflexion.

André JOYAL

*Département d'économie
Université du Québec à Trois-Rivières, Canada*

NOBEL, Peter (Ed.). *Refugees and Development in Africa*. Uppsala (Sweden), Scandinavian Institute of African Studies, « Seminar Proceedings », no. 19. 1987, 125p.

Le nombre considérable de conflits militaires entre pays africains comme à l'in-